Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 45

Artikel: Berne et Bière
Autor: Blabignac, John
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-179452

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Cinquième année. N° 45. Samedi 2 Novembre 1867.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Berne et Bière.

A un certain moment du moyen-âge, toutes les villes voulurent expliquer leur origine et connaître le sens de leurs noms.

La fondation par un des généraux de Priam était réputée la plus noble ; une foule de villes de France attribuaient leur création à l'un des réchappés des cendres d'Ilion, comme si Troie, saccagée par les Grecs, c'est-à-dire mise à feu et à sang dans toute la force du terme, avait pu repeupler le monde.

On n'était pas difficile pour l'étymologie. Genève devait son nom aux *genévriers* qui en avaient occupé l'emplacement. Tout le monde connait une des burlesques étymologies de Lausanne. Morlaix, en Bretagne, avait reçu ce nom d'un passant, qui, voyant des Anglais, cria à son chien : *Mords-les !* A Berne, l'ours fut le parrain de la cité naissante.

Nous voulons consacrer quelques lignes au nom de cette dernière ville, il a le droit de nous intéresser davantage que celui d'autres cités plus importantes.

Que signifie réellement le mot BERN ?

Telle est la question que nous voudrions tenter de résoudre.

Mettons d'abord de côté les légendes caverneuses de la ville fédérale ; l'*Ours* n'a rien à faire ici. Jamais l'allemand *Bœr*, ni même son pluriel *Bœren*, n'ont pu donner comme dérivé BERNE, nom que les Bernois eux-mêmes ont toujours écrit et qu'ils orthographient toujours en gaulois : BERN.

La localité où la ville s'éleva portait d'ailleurs ce nom bien avant la fondation de cette dernière, qui ne date que de 1191 ; il est même probable qu'elle le portait longtemps avant qu'il y eût des Allemani à Berne.

Le radical BERN se rencontre dans une foule de noms de lieux du sud au nord, de l'orient à l'occident des Gaules : BERN*ang*, BERN*at*, BERN*atre*, BERN*au*, BERN*ay*, répété plus de vingt fois avec des orthographes différentes ; BERN*bach*, BERN*burg*, le BERNA*burgum* de l'antiquité, BERN*eck*, BERN*egg*, BERN*elle*, BERN*esq*, etc., etc.

Plusieurs de ces noms : Bernbach, Berneval, Berneville, Bernhausen, Bernweiler, etc., sont parlants et montrent bien que le mot BERN est un radical.

Nous ne sommes pas arrivé à préciser, d'une manière bien nette la valeur du mot qui nous occupe. Cependant, considérant la position de la ville de Berne, position primitivement découverte au centre de forêts immenses, se trouvant à proximité d'un cours d'eau permanent et propre, mieux que toute autre, à servir de rendez-vous de chasse, emploi qu'elle remplissait encore du temps des Zæhringen, nous présumons que le mot BERN, d'abord équivalent de *forêt*, a fini par signifier : *rendez-vous de chasseurs* et *place des fêtes dans la forêt*.

L'idée collective qui domine dans ces expressions est bien exprimée dans les mots bretons : BERN : *monceau, amas ;* — BERN*a* : *amonceler, amasser ;* — BERN*adur* et BERN*idigez : action de réunir, d'amonceler, d'amasser, d'entasser, d'accumuler*, etc.

Il est à remarquer qu'une partie notable de la forêt de Compiègne porte encore l'antique nom de BERNE. — Par quel mot désignait-on, aux origines de la langue, la résine qui découla des forêts primitives et que le commerce recueille aujourd'hui sur les ondes amères de la Baltique ? Comment nomme-t-on l'ambre jaune ? BERN*stein : pierre des forêts ;* l'allemand moderne a su conserver cet ancien et très curieux terme.

Nous avons mentionné le sens probable : *place festale dans les forêts*. Ecoutez à cet égard nos vieux mots romands : La matrone répandant, en bon présage, des grains de blé sur la tête de l'épousée, c'est la BERN*ada*. — Et les nouveaux époux, jetant, en revenant de la demeure de Dieu, des dragées à ceux qui les entourent et les accompagnent, que font-ils ? Ils jettent la pierre à BERN*ade*. — Et, aux chalets d'Aï, à la mi-chautemps, au milieu de l'été, comment appelle-t-on cette fête, où, pauvres et riches, reçoivent gratuitement des bergers qu'ils vont visiter, *crème, séré* et autres *fruits* des montagnes ? Ou l'appelle la BERN*ausa*.

Quelque malin trouble-fête nous opposera peut-être le verbe BERN*er ;* mais le mot et la chose appartiennent aux siècles modernes ; ils en sont dignes, c'est un terme qui n'est pas antérieur à la *justice de* BERNE, de proverbiale mémoire.

Nous avons tout lieu de croire que le mot BERN est une contraction de BIEREN.

Anciennement, la forêt de Fontainebleau se nommait la forêt de BIÈRE : *sylva* BIERIA ; certainement c'est un synonyme du nom que nous avons vu appliqué à celle de Compiègne. En termes forestiers, BIÈRE se dit encore d'un fonds de forêt, d'un pays tout en bois.

Plusieurs centres d'habitation, qui se sont élevés dans des lieux couverts autrefois de forêts, portent ce nom, fréquent dans l'Ile de France, dans la Normandie et dans la Bourgogne. Nous en avons un très bon exemple dans le village vaudois si connu par ses camps d'instruction et qui, au sixième siècle était encore tout entouré de bois. Nous savons bien que certains savants dérivent le nom de BIÈRE du synonyme de cercueil, mais, bien qu'ils aient la belle histoire ou légende de saint Prothais à l'appui de leur dire, nous nous permettons de douter un peu de leurs assertions.

Encore un mot.

Au moyen-âge, cette seconde forme du mot qui nous occupe avait encore tellement le sens de *place choisie*, d'*endroit agréable*, de *séjour des fêtes*, que certains auteurs ne craignirent point, usant d'une forte extension, de l'appliquer au joyeux pays de France tout entier, témoin Jean de Meung dans le *Roman de la Rose :*

En sa main tint une forte lance
Qu'ele aporta bele et polie
De la forest de Chuërie
Il n'en croist nule tele en BIÈRE.

Ecoutez encore les *Chroniques de Saint-Magloire,* datant aussi de la dernière année du XIIIe siècle :

Si fu la chose bestournée,
Et ala ce devant derrière ;
Car li Roys s'en revint en BIÈRE,
Sa gent matée et travaillée,
La grangueur partie blecée.

Concluons :

Le nom de BERNE n'a pas plus de rapport avec l'*ours* que celui de Lausanne avec des *ânes*, celui de Genève avec la plante que les Latins appelaient *juni perus*, et celui de Morlaix avec l'aversion des Gaulois pour les insulaires d'Outre-Manche.

(*Reproduction interdite.*) JOHN BLAVIGNAC.

Histoire de deux paniers.

Nous sommes à Interlaken, le plus riant séjour de l'Oberland bernois. Nous avons en face de nous la splendide Jungfrau, enveloppée de son manteau blanc, et qui sourit à nos regards, entre deux piliers de montagnes, dont la verdure et les pentes sombres font ressortir avec un plus vif éclat la cime audacieuse et argentée de l'ex-vierge des Alpes suisses.

Au nord, notre vue plonge sur le lac de Brientz et les pentes du Faulhorn où nous savons que mugissent, là-bas, toutes les cascades de la vallée de Meiringen, y compris le Giesbach et ses quatorze merveilleuses chutes. Au nord, après Untersée et Neuhaus, nous voyons se dérouler le lac de Thoune, aussi pittoresque que son voisin, et de plus, embelli par le riant cottage d'Oberhofen et la ceinture de maisons de plaisance, d'hôtels somptueux, de gracieuses habitations champêtres qui se tendent la main jusqu'au gros bourg de Thoune et son vieux castel placé sur une hauteur.

Nous avons passé deux jours à l'hôtel Beau-Site, le vrai *Gasthof* des petits rentiers et des touristes économes. Nous aurions pu descendre à l'hôtel d'Angleterre ; mais par malheur, nous n'avons pas de comté en Ecosse ou en Irlande, ni des mines de houille dans le Lancashire, encore moins à Rive-de-Gier et dans les Vosges. Il nous a donc bien fallu mesurer nos dépenses à notre bourse. N'importe, dussions-nous passer pour fabricants de réclames, nous dirons à l'honneur du maître d'hôtel de *Beau-Site*, à Interlaken, que nous avons été soignés comme des princes, sans être écorchés tout vifs chez lui ; aussi, lui gardons-nous le bon souvenir de ne pas envisager les touristes comme des oiseaux de proie bons à mitrailler.

Il est une heure de l'après-midi, moment solennel tout plein du mouvement des voyageurs qui délogent, les uns pour s'enfoncer vers le nord, les autres pour se diriger vers le midi. Pour une petite localité, nous ne connaissons pas, en Suisse, d'endroits où le nombre des voitures et des voituriers soit aussi considérable ; il dépasse trois cents. Chaque hôtel a double ou triple correspondance, soit pour le débarcadère du lac de Brientz ou celui du lac de Thoune. Quand l'heure des départs arrive, il faut voir, devant chaque hôtel, cette double série de véhicules qui se tournent le dos pour se diriger en sens inverse vers leur destination. Il y a toujours un moment de confusion qui a ses côtés burlesques. En voici un échantillon.

Le portier a averti les voyageurs qui doivent partir de se tenir prêts à prendre la correspondance. Une dame anglaise, Lady Prosbuq, du n° 8, grande maigre aux longues dents, à la chevelure blonde grisonnante, mode fanfan, et costumée d'une robe noire, sac à chanteaux lisse, appelle un valet de service pour prendre ses bagages, qui se composent de deux malles volumineuses et d'un grand panier à couvercle fermant avec un petit cadenas, souvenir acheté chez un marchand d'Interlaken pour emporter dans les Trois Royaumes-Unis.

— Garçonne, dit-elle, vous hallez porter ma bagage tutte doucemente. Prenez attention, en portant cette panier. Je tenais à lui piou que le vie. Vous mettrez bien ma bagage tutte ensemble.

— Soyez tranquille, miloresse, répond le valet, les bagages, ça me connaît.

Il se charge une grosse malle sur le dos et empoigne le panier de la main restée libre.

— Oh ! oh ! s'écrie l'anglaise, vous brousquiez trop cette panier. Allez piou tutte doucemente.

— Corbleu, réplique le valet, c'est peut-être des œufs que madame miloresse emporte de chez nous. Voilà, voilà, ne craignez rien ; ils seront entre mes mains comme dans une boîte de coton.

Le valet sort chargé à plier sous le poids de son fardeau et s'écrie dans l'escalier :

— Ah ! pardon, madame, quelle destination?

— Pour la Giesbach.

— C'est bien, vous serez servie à souhait.

Au même instant, Mme Gribouillard du n° 13, une parisienne sur le retour, taille rotonde, verbe haut, figure dédaigneuse, crie par le corridor :

— Garçon, garçon ! Il n'y a donc point de garçons dans cette cassine?

Un valet accourt et dit : — Que désire madame?

— Et pardipe, que vous descendiez mes bagages en bas. J'ai hâte de quitter ce pays pour retourner chez moi.

— Madame ne trouve donc pas belle notre contrée qui fait l'admiration des plus illustres personnages de l'Europe? observe avec étonnement le valet.

— Ah ! ouiche, un beau pays, fait Mme Gribouillard, avec une moue sarcastique ; parlez-m'en, il est chouette. Un pays où je n'ai pas seulement vu un ours, un aigle, un chamois en vie ! Où je n'ai pas seulement entendu chanter une tyrolienne gratis, corner un ranz-des-vaches par de véritables bergers dans leurs véritables bergeries ! où je ne trouve le long des routes que luxe effréné, somptueux équipages, des hôtels qui singent le Louvres ou les Tuileries !... J'aurais mieux fait de rester à Paris et me promener sur nos boulevards. Cela aurait été la même chose.

— Si madame avait daigné faire une excursion par nos montagnes...

— Bien obligé, pour m'essouffler, me *déniller* les jointures. Quand je voyage, c'est pour me distraire et me reposer. Si vous aviez le sens commun en Suisse, vous descendriez vos chalets et vos bêtes féroces dans la plaine, afin qu'on puisse dire, en vous quittant, qu'on a vu au moins quelque chose. Mais, leste, garçon, prenez mes bagages et vidons les lieux. Pour tout au monde, je ne voudrais pas manquer le bateau.

Le bagage de Mme Gribouillard se compose d'une valise et d'u grand panier en osier fin, parfaitement semblable à celui